



M. DE GRAMMONT

## M.-H. DE GRAMMONT

---

Né le 5 août 1830, à Versailles, Henri Delmas de Grammont, président honoraire de notre Société, est mort à Saint-Eugène le 12 septembre dernier, après une longue et douloureuse maladie.

Il appartenait à une des plus anciennes familles militaires de la France. La couronne murale qui affronte ses armes rappelle le souvenir de son ancêtre Guillaume, monté le premier à l'assaut de Pontoise, lors de la reprise de cette ville sur les Anglais, en 1441. Depuis, les de Grammont ont versé leur sang sur tous les champs de bataille où se sont fondées l'unité et la grandeur de la France.

Fils d'un officier, qui, par un scrupule de fidélité chevaleresque, avait brisé son épée en 1830, après avoir, comme garde du corps, accompagné le vieux roi Charles X à Cherbourg, Henri de Grammont avait vu la maison paternelle remplie de parents qui tous suivaient la carrière des armes, et c'est de ce côté que s'étaient dirigées ses premières aspirations.

Mais son père avait d'autres visées, il voulait voir son fils aîné entrer dans la diplomatie, et par obéissance, Henri de Grammont, après l'obtention des premiers

diplômes universitaires, commença l'étude du droit. Mais, à vingt ans, quand vint l'âge de la conscription, ses prières surent vaincre les résistances paternelles, et il obtint de s'engager là où l'on se battait à cette époque, c'est-à-dire aux zouaves. Pendant deux ans, sac au dos, en colonne d'Alger à la Kabylie et aux Babor, il mena cette rude vie d'expédition et de combats incessants, qui était alors la vie ordinaire de cette vaillante troupe. Mais en 1852, son colonel, frappé de son intelligence et de ses goûts studieux, lui facilita les moyens de se préparer à l'école de Saint-Cyr, où il entra en 1853. Sous-lieutenant le 31 janvier 1855, il alla en Crimée, où il prit part, entre autres combats, à la bataille de Traktir et à l'assaut final de Sébastopol. Rentré en France, où il ne resta que deux ans et demi, il revint en Afrique en 1859 et y resta jusqu'en 1864.

Mais à cette époque, obéissant aux vœux de son père, il donna sa démission pour entrer dans les finances comme receveur particulier à Montbéliard. Dans cette situation, son aménité et la culture élevée de son esprit lui attirèrent de nombreuses et solides sympathies, qu'il eut bientôt occasion d'utiliser pour le bien et pour l'honneur de son pays.

En effet, dès la déclaration de la guerre contre la France, Henri de Grammont demanda à reprendre du service, et la réponse du ministre des finances se faisant attendre, il alla se mettre à la disposition du général Cambriels qui lui confia la mission d'observer les débouchés des Vosges vers Remiremont, avec une compagnie d'abord, puis bientôt avec un bataillon du 56<sup>e</sup> de marche.

Ce bataillon était presque entièrement formé par des mobilisés de l'arrondissement de Montbéliard ; et ces soldats improvisés apprécièrent vite la valeur militaire de cet ancien officier d'Afrique et de Crimée, dont tous déjà connaissaient la supériorité intellectuelle et la valeur morale. Aujourd'hui encore, dans la région, il n'est guère de chaumière où ne soit resté, comme une

pieuse et patriotique légende, le souvenir de ce commandant à la fois si brave et si bon, qui par sa vigilante sollicitude et par sa fermeté éclairée, eut la singulière fortune, en ces temps si terribles, de maintenir toujours, dans son bataillon, l'ordre, la discipline, l'entrain et même une abondance relative.

C'est qu'aussi Henri de Grammont sut, par son énergie et par sa grande connaissance du pays, préserver les hommes dont il avait la charge de la captivité et des épreuves que devait subir le gros de l'armée. Oublié avec son bataillon dans une boucle du Doubs et ne connaissant notre désastre que par des racontars de paysans, il n'hésita pas à passer la rivière sur la glace d'un barrage et à aller prendre une position meilleure sur la lisière d'un bois dominant la rive gauche de la rivière. Le lendemain, arriva la réponse aux instructions qu'il avait demandées : la brigade l'autorisait « à se tirer d'affaire comme il pourrait ». Et de Grammont se tira d'affaire : de forêts en forêts, par des sentiers de chasseurs, par des chemins creux et par des traverses encombrées de neige, il ramena son bataillon en sûreté sous le canon de Besançon.

Henri de Grammont n'était pas seul alors à affirmer les traditions de vaillance et d'honneur de cette famille de guerriers. Deux de ses frères, dont le plus jeune à peine sorti de Saint-Cyr, venaient d'être tués ; les deux autres se battaient ailleurs : l'un, gravement blessé sous Paris, devait mourir deux ans plus tard ; l'autre, et le seul survivant, aujourd'hui lieutenant-colonel, allait aussi être blessé, sous Metz, quelques jours après.

A la paix, Henri de Grammont, qui venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, quitta de nouveau le service, et, refusant une recette générale qui lui était offerte, il vint se fixer auprès de sa mère sous les ombrages de Mustapha, consacrant tout son temps à ses devoirs de famille et à ses travaux intellectuels.

Travailleur consciencieux et modeste, de Grammont

ne commença ses publications historiques sur l'Algérie qu'en 1873. Entré dans notre Société en 1874, il était élu 2<sup>e</sup> vice-président en 1877 et président le 27 décembre 1878. Pendant 14 ans il fut réélu à l'unanimité des suffrages de ses collègues, heureux de la direction intelligente et éclairée que donnait à leurs travaux cet homme sympathique et d'un commerce aussi sûr qu'agréable.

En décembre 1891, sa santé depuis longtemps altérée, et l'extrême difficulté qu'il éprouvait à marcher et à monter le dur escalier de notre salle de réunion, lui firent donner sa démission. Tous les membres de la Société essayèrent en vain de le faire revenir sur cette détermination, et ne pouvant y réussir, ils le nommèrent président honoraire.

Malheureusement, il ne devait pas conserver longtemps ce titre que lui avait décerné l'amitié de ses collègues : la maladie faisait des progrès rapides, encore bien que, malgré ses souffrances, il ait conservé jusqu'à la dernière heure cette lucidité d'esprit, cette mémoire prodigieuse et cette finesse d'expression qui donnaient tant de charme à sa conversation.

Il est mort au milieu de ses livres, au milieu de ce nid de verdure qui faisait de sa calme villa de Saint-Eugène la retraite idéale de l'homme d'étude ; mais, à cette date du 12 septembre, nous tous, ses collègues et ses amis, nous étions loin d'Alger, en vacances, en congé, en mission, et nous n'avons pu, par de nombreuses et affectueuses visites, adoucir les derniers instants de cet homme si bon et si aimable ; nous n'avons pas eu non plus la triste consolation d'assister en nombre à ses funérailles, ni de pouvoir dire sur sa tombe, en un suprême adieu, combien grande et douloureuse est la perte qui a frappé notre société en la personne de notre cher et regretté président, Henri de Grammont !

Louis RINN.

L'œuvre historique de M. de Grammont est exclusivement algérienne. Pendant près de vingt ans, de 1873 à sa fin, toute son activité d'érudit n'a eu d'autre but que l'étude de l'ancien Alger. Poursuivie avec méthode, cette étude persévérante a eu pour résultat suprême, et comme pour synthèse, le beau volume consacré à l'*Histoire d'Alger sous la domination turque*. On trouvera ci-dessous une bibliographie aussi complète que possible des multiples travaux par lesquels M. de Grammont avait préparé cet ouvrage de premier ordre; on y pourra suivre année par année ses efforts; on y verra qu'il n'avait laissé inexploré aucune partie du vaste champ dont il avait entrepris de révéler la richesse. Mais cette sèche nomenclature serait insuffisante à montrer tout ce que lui doit l'érudition algérienne; qu'il nous soit donc permis d'analyser son œuvre, d'indiquer les nouveautés qu'elle contient, d'insister sur l'originalité des conceptions d'ensemble qui la dominent.

Deux catégories sont à distinguer dans les productions de M. de Grammont, les éditions de textes et les travaux originaux.

Des éditions, les unes sont des publications ou des réimpressions de textes français ou latins, les autres des traductions de morceaux espagnols ou italiens. Parmi les premières, l'article le plus important est la *Relation* de Villegaignon parue en 1874. C'est un modèle du genre. Une attachante notice biographique, la plus complète et la plus impartiale qui ait jamais été donnée de Villegaignon, enrichie d'une copieuse bibliographie, fait revivre la curieuse figure de ce soldat controversiste qui faillit assurer à la France la moitié du continent sud-américain. Le texte latin original, emprunté à l'exemplaire de l'édition de Paris conservé à la Bibliothèque nationale, est suivi de la rarissime traduction française de Pierre Tolet, copié sur un exemplaire appartenant au duc d'Aumale. Il est éclairé par quatre

documents précieux, d'abord les trois versions indigènes du *Zohrat-el-Nayerat*, du *Razaouat* et du *Mehkemé*, puis un extrait du *Journal des voyages de Charles-Quint* par Jean de Vandenesse. Enfin, chacune des assertions de Villegaignon est commentée et discutée dans vingt-trois notes étendues, qui ne laissent aucun point douteux et dont la suite constitue un récit critique et complet de l'expédition. Le sujet est si amplement et si définitivement traité, qu'y revenant quinze ans plus tard, M. de Grammont n'a presque rien trouvé à retoucher. La plupart des notes de Villegaignon ont passé telles quelles dans le chapitre V de l'*Histoire d'Alger*.

De la même manière est conçue la réédition, en 1879, d'une introuvable plaquette du XVII<sup>e</sup> siècle, l'*Histoire nouvelle du massacre des Turcs fait en la ville de Marseille en Provence par la populace de la ville justement indignée contre ces barbares* (Lyon, Armand, 1620). Grâce à quatre *Pièces justificatives* tirées des Archives municipales et des Archives de la Chambre de commerce de Marseille, ce qu'on pourrait appeler le dossier officiel de l'incident se trouve rétabli : une délibération des consuls de Marseille du 15 mars 1620, l'arrêt du Parlement d'Aix du 22 mai suivant contre les auteurs du désordre, une lettre du pacha d'Alger aux consuls marseillais du 15 juin, et la réponse de ceux-ci du 25 juillet. Enfin, un avant-propos et quinze notes, dont bien des phrases ont été utilisées dans l'*Histoire d'Alger* (chap. XII), restituent à l'affaire sa véritable physionomie et indiquent sa portée diplomatique et commerciale.

Les textes publiés postérieurement le furent avec un moindre luxe de mise en scène. M. de Grammont semble n'avoir plus eu dès lors autant de complaisance pour les travaux de pure érudition. Les extraits du manuscrit du Père Dan (en collaboration avec M. L. Piesse), les *Documents algériens* et la *Correspondance des consuls d'Alger* sont simplement d'utiles et consciencieuses reproductions de documents, suffisamment mais sobre-

ment annotés. Il en est de même des traductions que M. de Grammont crut devoir publier d'une pièce italienne, le *Apparechio per sorprendere Algieri* de Jeronimo Conestaggio, et d'une partie de l'œuvre d'Haëdo, l'*Epitome de los reyes de Argel*.

Arrivons aux travaux originaux.

Le premier en date est d'apparence modeste et compte à peine trois feuilles d'impressions, mais on y peut déjà reconnaître les hautes qualités d'historien dont M. de Grammont devait donner depuis tant de preuves. C'est une discussion serrée et vivante sur l'auteur du R'azaouat, où l'opinion si inconsidérément émise par Berbrugger dans ses *Époques militaires de la grande Kabylie* est réfutée de main de maître. Aujourd'hui que la valeur respective des deux hommes est appréciée comme il convient, on éprouve quelque étonnement à voir les respectueuses précautions de langage employées par le futur auteur de l'*Histoire d'Alger* à l'égard de son médiocre devancier. « Je ne peux m'empêcher de trembler », dit-il trop modestement pour qu'il n'y ait pas là une arrière-pensée d'ironie, « en pensant que je vais attaquer le savant et regretté M. Berbrugger sur un terrain dont il est le maître à si juste titre. »

Heureusement pour l'érudition africaine, cette terreur sacrée inspirée par l'ombre de Berbrugger n'arrêta pas M. de Grammont dans la voie des démolitions nécessaires. Son article de début dans la *Revue*, qui parut en 1878, est encore une réfutation du trop superficiel fondateur de notre *Société*. Il est permis de ne pas accepter le système de M. de Grammont sur le lieu de la mort d'Aroudj-Barberousse, mais, si la partie affirmative de la démonstration n'emporte pas de tous points la conviction, la partie négative est irrésistible. Malignement soulignées, les inconséquences de raisonnement et les insuffisances d'érudition de Berbrugger y apparaissent en pleine lumière,

Nous ne nous attarderons pas aux autres mémoires

de détail que M. de Grammont donna successivement à la *Revue*. Nous avons hâte d'en venir aux œuvres maîtresses et d'en dégager les théories historiques qui y sont formulées. Ces œuvres sont au nombre de trois : deux séries d'articles, les *Relations entre la France et la Régence d'Alger au XVII<sup>e</sup> siècle*, insérées dans la *Revue* de 1879 à 1884, les *Études algériennes sur La Course, l'Esclavage et la Rédemption*, publiées par la *Revue historique* en 1884 et 1885, enfin et surtout l'*Histoire d'Alger sous la domination Turque*, éditée en 1887.

Dans cette dernière, sont systématiquement coordonnés les innombrables faits mis en lumière par M. de Grammont et réunies en corps de doctrine ses théories sur l'État d'Alger. Malheureusement, les parcimonieuses exigences d'un éditeur trop préoccupé d'économies l'ont contraint à ménager les références et les notes. Pour connaître ses procédés de travail et apprécier l'étendue et l'originalité de ses recherches, il est nécessaire de se reporter aux *Relations entre la France et la Régence d'Alger* et aux *Études algériennes*. On y voit s'étaler au bas des pages une bibliographie d'une richesse et d'une variété surprenantes. Nous n'entreprendrons point le dénombrement des sources ainsi consultées. Mais il y aurait injustice à ne pas signaler deux classes de documents, d'un intérêt capital pour l'histoire algérienne, dont M. de Grammont a le premier mené à bien le dépouillement méthodique : les Archives de la Chambre de commerce de Marseille et les périodiques parisiens contemporains, *Mercure françois* et *Gazette de France*. Sander-Rang avait déjà connu le fonds marseillais et, s'il eût assez vécu, il en aurait certainement tiré bon parti. Toujours est-il qu'en l'état ces archives n'avaient été l'objet d'aucune utilisation historique ; à M. de Grammont revient donc sans conteste l'honneur de les avoir révélées au grand public. Pour le *Mercure* et la *Gazette*, son mérite est encore plus marqué ; personne avant lui n'y avait songé, ou du moins

personne n'avait eu le cœur de se mettre à la besogne. Ce n'était pas mince affaire en effet que de suivre page à page les centaines de volumes de ces interminables collections. M. de Grammont ne recula pas devant la tâche et fit bien : les précieuses et multiples indications recueillies au cours de ce laborieux dépouillement éclaireront bien des points jusque-là obscurs et font connaître nombre de faits inconnus. Pour s'en convaincre, qu'on parcoure les notes de la *Mission de Sanson Le Page et des Consuls lazarisistes*.

Ce qui caractérise proprement le talent de M. de Grammont, c'est la faculté constructive, le goût et le sens des larges généralisations. Par là, il est historien, dans la signification la plus élevée du mot. S'il n'a oublié aucune des précautions de l'érudit, s'il a sacrifié des années à de lentes et fastidieuses recherches, c'était avec l'idée arrêtée de dégager des faits particuliers patiemment amoncelés une explication logique, une théorie de l'État d'Alger. Sauf Sander-Rang peut-être, enlevé avant d'avoir donné sa mesure, ses devanciers n'avaient été que de médiocres annalistes, incapables de concevoir et de coordonner un système historique. Lui, en a construit un, parfaitement cohérent dans toutes ses parties et qui satisfait pleinement l'esprit, car il rend compréhensible la suite entière des incessantes révolutions d'Alger.

« En fait, toute l'histoire intérieure d'Alger se résume dans la lutte entre les janissaires et les marins » (*Histoire d'Alger*, p. X). Voilà nettement affirmé le principe à la lumière duquel tout s'éclaire et s'ordonne. M. de Grammont a été le Niebuhr de l'Algérie turque ; ainsi que celui-ci, pour qui les révolutions romaines s'expliquent par la juxtaposition sur le même sol de deux populations ennemies, il a discerné dans la rivalité des soldats et des reïs, des Turcs et des renégats, la cause permanente des scènes de violence toujours renouvelées, la raison supérieure des modifications

constitutionnelles introduites au cours des trois siècles qu'a duré la Régence d'Alger.

Et d'abord, il convient d'écarter les gens du pays, les Baldi ou algériens nés. Ceux-ci n'ont joué « pour ainsi dire, aucun rôle dans l'histoire d'Alger ». Absolument dénués d'énergie, ils « subirent sans résistance les changements de régime auxquels les assujettit le sort des armes » (*Histoire d'Alger*, p. 43). Les classes dirigeantes, au nombre de deux, la milice turque et la taïffe des reïs, se composaient exclusivement d'étrangers.

La milice datait du second Barberousse. Lorsque Kheir-ed-Din reconnut la suzeraineté de la Porte, « il en obtint une troupe de deux mille janissaires auxquels vinrent s'adjoindre près de quatre mille volontaires turcs » (*Ibid.*, p. 45). Augmenté peu à peu et porté au XVII<sup>e</sup> siècle à plus de 20,000 hommes, mais toujours recruté « en Turquie et principalement dans l'Asie-Mineure », ce corps militaire, appelé Odjeak, se gouvernait lui-même de la façon la plus démocratique. Réputés tous égaux, quel que fût leur grade, les janissaires n'avançaient qu'à l'ancienneté; ils n'étaient justiciables que de leur Agha et du Divan que constituaient les plus anciens d'entre eux.

On peut définir les reïs des patrons corsaires. Les premiers compagnons de Barberousse étaient de bons musulmans qui pratiquaient la course comme une des formes de la guerre contre l'infidèle, du *Djehad*. Mais ce caractère confessionnel de la piraterie n'avait pas tardé à s'altérer. A « l'âge héroïque » de la course avait succédé « l'âge mercantile » (*Rev. historique*, t. XXV, p. 7). Le XVI<sup>e</sup> siècle n'était pas achevé qu'Alger devenait le rendez-vous des pirates de toutes les nations, d'origine chrétienne pour la plupart, accourus à l'abri de ce nid de forbans, afin d'y exercer avec impunité une industrie qu'ils savaient largement rémunératrice. Groupés en corporation ou taïffe, ces bandits cosmopolites acquirent « une puissance formidable par la force

même des choses; car toute la ville vivait d'eux ». Aussi indépendants que les janissaires des pachas envoyés de Constantinople, plus intelligents et plus riches, populaires autant que ceux-ci l'étaient peu, ils constituèrent à Alger un pouvoir extra-officiel, mais parfois souverain.

Rien, dans l'ouvrage de M. de Grammont, qui ne s'explique pas la rivalité séculaire de ces deux puissances inconciliables. Les trois périodes de l'histoire d'Alger déterminées par lui correspondent à trois stages bien définis de leurs luttes.

Dans la première, celle des Beglierbeys d'Afrique, aucune ne l'emporte. Le véritable maître est le représentant du sultan, le beglierbey investi du commandement suprême de l'Afrique du Nord. Janissaires et reïs, devant des hommes tels que Kheir-ed-Din, Hassan-Pacha, Sala-Reïs, Euldj-Ali, n'avaient qu'à obéir.

Il en fut autrement dans la seconde période, sous les Pachas triennaux. La milice, imprudemment accrue en nombre, devint alors maîtresse et son divan annula celui des pachas. « En 1604, M. de Brèves constatait que *les janissaires faisaient absolument tout ce qu'ils voulaient* » (*Histoire d'Alger*, p. 126). Mais en face d'eux se dressa la taïffe des reis. Retranchés dans le quartier maritime de la ville, les corsaires ne reconnurent jamais l'autorité de l'Odjeak. Bientôt même, ils le tinrent en échec. L'un d'eux, Ali Bitchin, qui fut pendant plus de vingt ans le chef de la taïffe, faillit affranchir Alger de la tyrannie des janissaires et de la suzeraineté du sultan. Trop opportune pour être naturelle, sa mort empêcha la réalisation de ces hautes visées.

Peu après, excédé de l'omnipotence des marins, l'Odjeak voulut en finir par un coup de force. En 1659, une révolution éclata : à la suite d'une émeute terrible, les janissaires « proclamèrent la déchéance des pachas, en tant que pouvoir exécutif; on leur interdit de se mêler en quoi que ce soit du gouvernement que se réserva le Divan présidé par l'agha de la Milice » (*Ibid.*, p. 227).

Ce régime dura douze ans, dont certains auteurs ont fait une période distincte de l'histoire d'Alger, celle des Aghas. Avec raison, M. de Grammont rejette cette opinion ; il caractérise à merveille cet essai de « république militaire » en disant que ce « ne fut, à proprement dire, qu'une longue émeute de la Milice » (*Ibid.*, p. III).

D'ailleurs, la taïffe des reïs ne tarda pas à prendre sa revanche. Mettant à profit le meurtre du quatrième agha, égorgé par les soldats comme ses trois prédécesseurs, elle intervint « et sa décision transforma la mutinerie en une véritable révolution » (*Les consuls lazaristes*, p. 52). Enlevée aux janissaires, « l'autorité suprême » fut donnée à un marin « qui prit le nom de Dey ; les quatre premiers Deys furent d'anciens capitaines corsaires, qui soutenus par leur taïffe, plus puissante que la milice elle-même, abaissèrent les droits du Divan et ne le réunirent plus que pour la forme, ne tenant compte de ses décisions qu'autant que cela leur convenait » (*Histoire d'Alger*, p. 226). Avec ce triomphe éclatant de la marine s'ouvre la troisième période, celle des Deys, qui ne devait se fermer qu'à la conquête française.

Tel est, dans ses très grandes lignes, le système historique créé par M. de Grammont. Tout porte à croire qu'il est définitif. L'histoire algérienne n'était avant lui qu'une succession de faits dépourvus de lien logique, en dégageant et en accusant avec la suite que l'on sait la rivalité de l'armée et de la marine, il a établi entre ces faits des rapports de causalité jusque-là ignorés. Désormais, les révolutions algériennes n'apparaissent plus comme des scènes de violence aveugle, sans raison ni but déterminants ; dans le cadre que leur a tracé M. de Grammont, elles se groupent en épisodes concordants, et s'ordonnent en évolutions nécessaires ; de leur exposé, on emporte l'impression d'un ensemble harmonieux, on pourrait dire artistique.

Au service de ses qualités éminentes d'érudit et d'historien, M. de Grammont avait le don de mettre une rare dextérité de plume. Il écrivait naturellement bien. Nous ne pouvons résister au plaisir de le prouver par quelques exemples.

Voici peintes, avec un relief saisissant, les scènes qui se répétaient sur le Badestan à chaque vente de prisonniers : « La matinée tout entière était consacrée à l'examen des captifs. De toutes les heures de la servitude, c'était la plus pénible pour eux. Dépouillés de leurs vêtements, et entièrement nus sous un soleil de feu, il leur fallait subir les investigations les plus méticuleuses et les plus répugnantes. On regardait avec attention leurs dents, pour s'assurer qu'elles seraient aptes à mâcher le biscuit des galères; on palpait leurs muscles, pour en préjuger la force et la résistance, et l'on faisait résonner leur poitrine sous le poing fermé. Puis, on les faisait marcher, courir, sauter, pour juger de l'élasticité de leurs membres; les gardiens réveillaient à coups de nerf de bœuf l'agilité que leur avait enlevée la fatigue des premières épreuves. Les mains étaient soigneusement examinées pour en tirer des indices : quelques acheteurs croyaient même pouvoir y deviner, au moyen de la chiromancie, le caractère et les chances à venir de leurs esclaves futurs. Et, pendant tout ce temps, ils étaient sans relâche harcelés de questions. On les interrogeait mille et mille fois, sur le lieu de leur naissance, sur la situation de fortune de leur famille, sur leurs occupations habituelles. Les uns procédaient par la douceur, et promettaient de les traiter plutôt comme des frères que comme des esclaves; d'autres par les menaces, jurant de les faire expirer sous les coups, s'ils apprenaient plus tard qu'ils les eussent induits en erreur; quelques-uns, avec une cupidité naïve qui eût été d'un haut comique dans d'autres circonstances, faisaient appel à leur générosité, et leur représentaient qu'il ne tenait qu'à eux de les enrichir en leur facilitant un marché

avantageux sur leur propre personne; et ils s'attachaient désespérément à eux, et ils les lassaient de leurs objurgations. (*Revue historique*, t. XXVI, p. 9).

Et, plus loin, quel tableau des souffrances de la chiourme chrétienne embarquée sur les galères d'Alger : « C'est surtout quand il fallait poursuivre une proie ou prendre chasse devant un ennemi trop fort que le Reïs exigeait, par tous les moyens en son pouvoir, un redoublement d'énergie de sa chiourme. Il fallait à tout prix que la galère volât sur les flots. Les coups de bâton, de nerfs de bœuf, de sabre même pleuvaient sur les épaules ruisselantes de sueur et de sang; si l'un des malheureux succombait à la tâche et tombait de faiblesse, ce n'était plus qu'un poids inutile : il était immédiatement jeté à la mer, qu'il fût mort ou vif, et remplacé à son banc; car il fallait obtenir des efforts surhumains par une terreur constante. Nu-tête, complètement rasés, vêtus d'un caleçon et d'une chemise de toile, à peine nourris, sans cesse fouettés par l'écume de la vague, les hommes de la misérable équipe étaient contraints de donner tout ce qu'ils avaient de force. Malheur à celui qui mollissait un instant! Rien n'échappait à l'œil vigilant du comite, qui bondissait sur la coursive et jusque entre les avirons. » (*Ibid.*, *loc. cit.*, p. 20).

Arrêtons là-dessus les citations; celles que nous avons choisies un peu au hasard, car on est embarrassé de trouver le meilleur dans l'excellent, engageront sans doute plus d'un à relire les livres de M. de Grammont, et surtout ces merveilleuses *Études algériennes* de la *Revue historique* qu'il semble avoir composées avec une prédilection toute particulière.

On ne saurait clore cette rapide étude sans signaler le fait que M. de Grammont avait, au moment où il a été enlevé à l'histoire, plusieurs ouvrages en préparation. Une question le préoccupait depuis longtemps, celle de la valeur qu'il convient d'accorder aux traités mis sur le compte de Léon l'Africain; après les avoir consciencieu-

sement étudiés, il s'était fait sur eux et leur auteur des opinions qu'il y aurait grand profit à connaître. Le mémoire qu'il avait en chantier sur ce sujet doit être fort avancé, peut-être même achevé complètement. Il parlait aussi volontiers d'un volume qu'il projetait sur les entreprises européennes contre Alger, de l'occupation espagnole à la conquête française, de Pierre Navarre au maréchal de Bourmont; mais nous ne pensons pas qu'il en eût arrêté la forme définitive. De même, il réunissait des notes pour une sorte de galerie des figures les plus curieuses de l'ancienne Algérie française; ces *Profils algériens*, grâce à l'étendue de ses souvenirs et à ses hautes qualités d'humoriste, auraient été certainement un livre admirablement venu; nous en appelons à tous ceux qu'ont diverti les drolatiques histoires qu'il contait avec une verve si intarissable et de si bon aloi. Enfin, à peine l'*Histoire d'Alger* parue, M. de Grammont avait songé à une seconde édition où seraient comblées les lacunes laissées contre sa volonté dans la première; plus d'une fois, nous lui avons entendu dire que cette seconde édition, dûment pourvue de l'appareil scientifique rejeté par le premier éditeur, et améliorée en bien des points à la suite de nouvelles recherches, était toute prête pour l'impression. Souhaitons qu'elle ne tarde pas à voir le jour.

Après avoir indiqué ce que valait l'historien, il convient de dire ce qu'était l'homme. Le faire revivre dans son originalité, avec l'imprévu de ses saillies et la saveur de ses humoristiques récits, en même temps avec sa bienveillance parfaite et sa profonde bonté de cœur, serait chose impossible. Quiconque l'approchait était conquis. Il avait tant d'esprit et on le sentait si excellent. En lui, rien de l'érudit classique, parfois un peu lourd, trop souvent jaloux et exclusif; de ce type légendaire, — peut-être parce qu'il n'était pas un savant de carrière, — M. de Grammont ne présentait aucun

trait. Sa science, il la mettait sans compter au service de tout le monde ; ses papiers et les renseignements innombrables que gardait sa prodigieuse mémoire étaient comme du domaine public ; qu'on l'interrogeât, tout aussitôt il ouvrait ses cartons, faisait appel à ses souvenirs, étalait ses trésors au grand jour. En homme vraiment supérieur, il ne craignait pas de se dépouiller. Comme il se moquait de ces esprits médiocres et stériles dont la préoccupation constante est de lire dans le jeu des autres en évitant de montrer le leur ! C'étaient d'amusantes scènes que les conversations de M. de Grammont avec ces gens habiles. Ils s'évertuaient en questions, se tenaient à l'affût des moindres paroles, quelquefois prenaient des notes. Et lui, souriant avec malice, amusé de leur avidité d'indigents, dévidait complaisamment son écheveau. Il semblait dire : prenez, prenez toujours ; des miettes de ma table j'en pourrais nourrir encore plus d'un.

Un perpétuel sourire, nuancé à l'infini dans son expression mobile, une robuste jovialité, irrésistiblement communicative, voilà ce qui frappait chez M. de Grammont. N'avait-il donc point comme les autres ses chagrins ? Sa vie de sage antique dans sa retraite embaumée de Saint-Eugène était-elle donc exempte d'heures de tristesse ? C'eût été un bien rare exemple. D'ailleurs, n'a-t-il pas enduré avant de mourir de longs mois de souffrances ? Et cependant son heureux caractère ne se démentait jamais. Une visite suffisait pour qu'il oubliât ses maux et se redressât transfiguré, aussi aimable et aussi gai qu'avant sa maladie. C'est qu'il était foncièrement bon, et cette constante égalité d'humeur n'était qu'une forme particulièrement séduisante de son exquise bonté. Qu'il eût des épreuves, peu importait ; c'était affaire à lui seul, et personne que lui n'en devait pâtir. Ses douleurs, il se les réservait dans leur intégrité, anxieux de n'en importuner qui que ce fût ; laisser soupçonner ses peines secrètes lui eût paru manquer à ses devoirs d'amitié.

Les lignes qui précèdent sont, je le sens, bien insuffisantes à exprimer l'affectueuse admiration qu'inspirait à tous M. de Grammont. Leur auteur est là-dessus sans illusions, trop heureux si son essai malhabile inspire quelque étude moins imparfaite et digne enfin de cet historien de mérite et de cet homme de cœur.

G. JACQUETON.

---

LISTE DES OUVRAGES DE M. DE GRAMMONT

---

**Travaux originaux et publications de textes**

1. — Le R'azaouat est-il l'œuvre de Kheir-ed-din (Barberousse)? Villeneuve-sur-Lot, X. Duteis, 1873, 8°, V-41 p.
2. — Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, par Nicolas Durand de Villegaignon, suivie de la traduction du texte latin par Pierre Tolet, publiées avec avant-propos, notice biographique, notes et appendice. Paris, Aubry, et Alger, Juillet St-Lager, 1874, 8°, VIII-149 p.
3. — Quel est le lieu de la mort d'Aroudj Barberousse? *Revue africaine*, XXII, 1878, 388-399.
4. — Histoire du massacre des Turcs à Marseille en 1620, publiée avec avant-propos, notes et appendice. *Plaquettes gontaudaises*, n° 3, Paris, Champion, et Bordeaux, Lefebvre, 1879, 8°, 69 p.
5. — Relations entre la France et la Régence d'Alger au XVII<sup>e</sup> siècle.  
Première partie : Les deux canons de Simon Dansa (1606-1628).  
*Revue africaine*, 36<sup>e</sup> année. N° 207 (4<sup>e</sup> Trimestre 1892). 20

*Rev. af.*, XXIII, 1879, 1-32, 95-114. Et à part, Alger, Jourdan, 1879, 8°, 47 p.

Deuxième partie : La mission de Sanson Napolon (1628-1633). *Rev. af.*, XXIII, 1879, 134-160, 225-240, 295-320, 367-392. Et à part, Alger, Jourdan, 1880, 8°, 92 p.

Troisième partie : La mission de Sanson Le Page et les agents intérimaires (1633-1646). *Rev. af.*, XXIII, 1879, 409-448. Et à part, Alger, Jourdan, 1880, 8°, 40 p.

Quatrième partie : Les consuls lazaristes et le chevalier d'Arvieux (1646-1688). *Rev. af.*, XXVIII, 1884, 198-218, 273-300, 339-354, 448-463, et XXIX, 1885, 5-12, 81-123, 161-171. Et à part, Alger, Jourdan, 1885, 8°, 137 p.

6. — Histoire des rois d'Alger, par Fray Diego de Haëdo, abbé de Fromesta (*Epitome de los reyes de Argel*, Valladolid, 1612), traduite et annotée. *Rev. af.*, XXIV, 1880, 37-69, 116-132, 215-239, 261-290, 344-372, 401-432, et XXV, 1881, 5-32, 97-120. Et à part, Alger, Jourdan, 1881, 8°, 222 p.

7. — Le timbre de la Revue et les armes d'Alger. *Rev. af.*, XXV, 1881, 76-77.

8. — Un épisode diplomatique à Alger au XVII<sup>e</sup> siècle. *Rev. af.*, XXVI, 1882, 130-138. — Ce mémoire fit l'objet d'une lecture au Congrès des Sociétés savantes de la même année.

9. — Études algériennes.

Relation des préparatifs faits pour surprendre Alger, par Jeronimo Conestaggio. *Rev. af.*, XXVI, 1882, 285-308. Et à part, Alger, Jourdan, 1882, 8°, 28 p.

Un académicien captif à Alger (1674-1675). *Rev. af.*, XXVI, 1882, 309-320, 387-396. Et à part, Alger, Jourdan, 1883, 8°, 23 p.

10. — Un manuscrit du père Dan (*Les illustres captifs. Histoire générale de la vie, des faits et des aventures de quelques personnes notables, prises par les infidèles musulmans*, par le père Dan). *Rev. af.*, XXVII, 1883, 11-35, 191-206, 355-379, et XXVIII, 1884, 49-67 (1). Et à part, sous le titre : Les illustres captifs, manuscrit du père Dan,

---

(1) Ce travail fut exécuté avec la collaboration de M. L. Piesse.

analysé par MM. L. Piesse et H.-D. de Grammont, Alger, Jourdan, 1884, 8°, 83 p.

11. — Études algériennes. La course, l'esclavage et la rédemption à Alger.

Première partie : La course. *Revue historique*, XXV, 1884, 1-42.

Deuxième partie : L'esclavage. *Rev. hist.*, XXVI, 1884, 1-44.

Troisième partie : La rédemption. *Rev. hist.*, XXVII, 1885, 1-37.

Et à part, Paris, 1885, 8°, 123 p.

12. — Le nom de Barberousse dérive-t-il de Baba-Aroudj? *Rev. af.*, XXIX, 1885, 226-231.

13. — Un pacha d'Alger précurseur de M. de Lesseps (1586). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 359-365. Et à part, Alger, Jourdan, 1886, 8°, 9 p.

14. — Documents algériens.

Conventions accordées entre les députés du commerce de la ville de Marseille et le capitaine Simon Dansa, suivant les délibérations de l'assemblée, *Rev. af.*, XXIX, 1885, 431.

Extrait de la délibération tenue par le bureau de commerce de Marseille, le 30 décembre 1610, sous la présidence de Jean-Baptiste de Villaige, sieur de la Salle. *Rev. af.*, XXIX, 1885, 432.

Mandat d'ordonnance des députés du commerce au nom de Pierre Crozet, en date du 15 mars 1611. *Rev. af.*, XXIX, 1885, 433.

Lettres du chevalier de Vincheguerre (14 août, 10 décembre 1616 et 12 février 1617). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 435.

Histoire véritable de la prise des vaisseaux de plusieurs corsaires et pirates turcs et sont prisonniers à Vallongne. *Rev. af.*, XXIX, 1885, 439.

Mémoires journaliers de tout ce qui se passa en la ville d'Alger depuis le 27 juillet dernier, jusqu'à présent 27 septembre 1620. *Rev. af.*, XXIX, 1885, 443.

Lettre du prince d'Oranges au Vice-Roy d'Alger sur l'envoy du docteur Cornelius Pinacher vers luy pour ambassadeur et traiter d'une paix avec luy de la part de Messieurs des États (4 juillet 1622). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 450.

Relation succincte de ce qui s'est passé en la rade de la ville d'Alger, depuis l'arrivée du sieur marquis de Martel, lieutenant-général des armées navales de S. M., avec l'escadre des vaisseaux qu'il commandait (janvier 1670). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 452.

Passeport du roy de Fez (en faveur des pères de la Mercy; juin 1673). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 456.

Deux lettres de l'évêque d'Oloron au frère Ducot de l'ordre de la Mercy (6 septembre 1676 et 1<sup>er</sup> juin 1677). *Rev. af.*, XXIX, 1885, 457.

Extraits de la « *Muze historique* » de Loret et continuateurs (1664-5). *Rev. af.*, XXX, 1886, 399-402, 468-476.

Lettre de M. Le Vacher au frère Lescot (10 mars 1678). *Rev. af.*, XXXI, 1887, 461.

Extrait des écritures de la chancellerie de la ville d'Alger (15 novembre 1678). *Rev. af.*, XXXI, 1887, 462.

Lutte du capitaine Schümmam avec un pirate algérien (3 juillet 1817). *Rev. af.*, XXXIII, 1889, 321-329.

15. — Histoire d'Alger sous la domination Turque (1515-1830). Paris, Leroux, 1887, 8°, XVI-424 p.

16. — Correspondance des consuls d'Alger (1690-1742). *Rev. af.*, XXXI, 1887, 164-212, 295-319, 341-349, 436-477, XXXII, 1888, 52-80, 117-160, 230-238, 308-319, 321-337, et XXXIII, 1889, 122-176, 219-253. Et à part, Alger, Jourdan, 1890, 8°, 293 p.

### Notes et comptes rendus

17. — Notes diverses dans la *Revue africaine* (1).

Avertissement pour une lettre de M. d'Estourmel sur l'expédition de D. A. Barcelo contre Alger (7 août 1784), XXVI, 1882, 219.

Avertissement pour un récit de M. Tounsi sur la colonne de la neige (février 1852), XXIX, 1885, 366.

Compte rendu de *Vingt-cinq années d'épiscopat en France et en Afrique*, par Mgr. A. E. Grussenmeyer (Alger, Jourdan, 1888, 8°), XXXII, 1888, 397.

Note à propos d'une lettre de M. Rattier relative à un dessin de la hallebarde européenne du marabout de Sidi-Ouali-Dada, XXXIV, 1890, 79.

18. — Comptes rendus parus dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (2).

---

(1) On n'a relevé sous cette rubrique que les notes signées de son nom ou de ses initiales.

(2) Le premier nombre se réfère à la page du volume, le second au numéro de l'année.

*Les peuplades de la Sénégambie*, par L. J. B. Béranger-Féraud (Paris, Leroux, 1879, 8°), VIII, 1879, 243, 188.

*La conquête d'Alger*, par Camille Rousset (Paris, Plon, 1879, 8°), VIII, 1879, 280, 196.

*Les colonies françaises*, par Paul Gaffarel (Paris, Germer-Baillièrre, 1880, 8°), IX, 1880, 158, 41.

*Papes et Sultans*, par Félix Julien (Paris, Plon, 1880, 12°), IX, 1880, 216, 51.

*Carte murale de l'Afrique*, par J. Chavanne et H. Duveyrier (Vienne, Hœlzel, et Paris, Klincksiek, 1879), X, 1880, 94, 171.

*En Tunisie*, par A. de la Berge (Paris, Quantin, 1881, 12°), XII, 422, 250.

*La Tripolitaine et la Tunisie*, par M. L. de Bisson (Paris, Leroux, 1881, 8°), XIII, 1882, 514, 122.

*L'Algérie*, par M. Wahl (Paris, Germer-Baillièrre, 1882, 8°), XV, 1883, 173, 51.

*L'Algérie*, par P. Gaffarel (Paris, Firmin Didot, 1883, gr. 8°), XV, 1883, 288, 86.

*Le général Chanzy*, par A. Chuquet (Paris, Cerf, 1884, 12°), XVII, 1884, 289, 68.

*Doria et Barberousse*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (Paris, Plon, 1886, 18°), XXIII, 1887, 91, 30.

*Les explorations au Sénégal*, par J. Ancelle (Paris, Maisonneuve, 1887, 12°), XXIII, 1887, 436, 120.

*Les peuplades de Madagascar*, par M. Leclerc (Paris, Leroux, 1887, 8°), XXIV, 1887, 235, 213.

*Les commencements d'une conquête*, par Camille Rousset (Paris, Plon, 1887, 8°), XXIV, 1887, 487, 271.

*Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (Paris, Plon, 1887, 18°), XXV, 1888, 132, 68.

*La guerre de Chypre et la bataille de Lépante*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (Paris, Plon, 1888, 18°), XXVI, 1888, 90, 362.

*Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*, par le lieutenant-colonel Villot (Alger, Jourdan, 1888, 12°), XXVI, 1888, 246, 454.

*L'Algérie*, par M. Wahl (Paris, Alcan, 1889, 8°), XXVII, 1889, 39, 29.

*Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger*, par Isaac Bloch (Paris, 1888, 8°), XXVII, 1889, 52, 33.

*Les Médaganes*, par Le Châtelier (Alger, Jourdan, 1888, 8°), XXVII, 1889, 236, 142.

*L'Algérie et la Tunisie*, par P. Leroy-Beaulieu (Paris, Guillaumin, 1887, 8°), XXVII, 1889, 255, 158.

*La France dans l'Afrique du Nord*, par Louis Vignon (Paris, Guillaumin, 1888, 8°), XXVII, 1889, 257, 159.

*Les Touareg de l'Ouest*, par le capitaine H. Bissuel (Alger, Jourdan, 1888, 8°), XXVII, 1889, 276, 171.

*Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, par René Basset (Louvain, Peters, 1888, 8°), XXVII, 1889, 299, 193.

*L'Islam au XIX<sup>e</sup> siècle*, par A. Le Châtelier (Paris, Leroux, 1888, 8°), XXVII, 1889, 315, 202.

*Les nègres de l'Afrique Sus-Équatoriale*, par Abel Hovelacque (Paris, 1889, 8°), XXVIII, 1889, 450, 441.

*Le Sénégal*, par le général Faidherbe (Paris, Hachette, 1889, gr. 8°), XXVIII, 1889, 488, 469.

*A travers la Kabylie*, par Fr. Charvériat (Paris, Plon, 1889, 8°), XXIX, 1890, 318, 192.

*Les ouvriers de la onzième heure*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière (Paris, Plon, 1890, 120), XXIX, 394, 231.

*Notice sur la carte de l'Ogôoué*, par E. Cat (Paris, Leroux, 1890, 8°), XXIX, 416, 242.

*L'émir El-Hadj Abd-el-Kader*, par F. Patorni (Alger, 1890, 8°), XXX, 1890, 39, 317.

*Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France (1579-1838)*, par Eugène Plantet (Paris, Alcan, 1890, gr. 8°), XXX, 53, 327.

*Robert Surcouf*, par R. Surcouf (Paris, Plon, 1890, 8°), XXX, 1890, 73, 344.

*La piraterie sur l'Atlantique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par L. Vignols (Rennes, 1890, 8°), XXX, 1890, 94, 361.

*Le maréchal Randon*, par A. Rastoul (Paris, Didot, 1890, 120), XXX, 1890, 106, 371.

*Stanley*, par Burdo (Paris, Kolb, s. d., 12°), XXX, 1890, 209, 436.

*Ueber den zug kaiser Karls V gegen Algier*, par G. Turba (Vienne, 1890, 8°), 1890, 343, 500.

*Histoire de la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance*, par P. Lélou (Paris, 1890, 8°), XXI, 1891, 118, 84.

*Le Soudan algérien*, par Mario Vivarez (Paris, Cerf, 1890, 12°), XXXI, 1891, 138, 99.

*Jean-Paul Vigneu*, par L. Vignols (Rennes, 1890, 8°), XXXI, 1891, 234, 152.

*La France à Madagascar de 1674 à 1750*, par L. Vignols (Paris, 1890, 8°), XXXII, 1891, 100, 403.

*La politique française en Tunisie*, par P. H. X. (Paris, Plon, 1891, 8°), XXXII, 1891, 107, 406.

*Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*, par L. Rinn (Alger, Jourdan, 1891, 8°), XXXII, 1891, 301, 529.

*Essai sur la vie et les ouvrages de Gonzalo de Ayora*, par E. Cat (Paris, Leroux, 1890, 8°), XXXII, 1891, 307, 533.

### Ouvrage pseudonyme

19. — Un saint algérien, Geronimo surnommé le martyr du Fort des vingt-quatre heures. A-t-il existé ? Ses restes ont-ils été retrouvés ? (sous la signature *El-Z'dam*). *Le Petit Colon algérien*, V, 1882, nos 1419-1421, 1424, 1427. Et à part, Alger, Docks de l'imprimerie (Petit Colon), 1882, 8°, 39 p.

